

Blaise Cendrars
Bourlinguer
suivi de Vol à voile

VOLUME 9

DENOËL

BLAISE CENDRARS

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI
9

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition
des œuvres de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy
professeur à l'université Paris X-Nanterre

*Cet ouvrage a été publié avec l'aide de PRO HELVETIA,
Fondation suisse pour la culture,
et le soutien
du CENTRE NATIONAL DU LIVRE (Paris).*

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1948, Éditions Denoël pour *Bourlinguer*
© Miriam Cendrars pour *Vol à voile*
© 2003, Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi 75006 Paris
ISBN 2-207 25554-9
B 25554.5

BLAISE CENDRARS

BOURLINGUER

VOL À VOILE

*Textes présentés et annotés
par Claude Leroy*

DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Les œuvres complètes de Blaise Cendrars ont été rassemblées pour la première fois chez Denoël, entre 1960 et 1964. La parution de ces huit volumes sous couverture verte fut un événement. Quarante ans après, cette édition historique mais dépourvue de tout appareil critique ne répond plus aux exigences des lecteurs modernes. Une nouvelle collection prend la relève sous un titre emprunté au poète : « Tout autour d'aujourd'hui » ; elle présente des textes révisés, préfacés et annotés, accompagnés, suivant le cas, des illustrations originales ou d'une iconographie nouvelle, ainsi que d'une bibliographie propre à chaque volume. Enrichie d'un certain nombre d'inédits, cette collection constitue la première édition critique des œuvres de Blaise Cendrars.

PRÉFACE

Bourlinguer : mot inventé par le poète Blaise Cendrars en 1948. Et si les dictionnaires n'en conviennent pas, tant pis pour la philologie ! Aussi sûrement que *modernité* attendait Baudelaire pour se déclarer au grand jour et entreprendre son étonnante carrière, *bourlinguer* est resté dans les limbes de la littérature jusqu'à Cendrars. Le poète a fait mieux que le forger : il l'a signé en publiant sous ce titre qui sonne comme une devise un de ses grands livres. Tout au long des années vingt et trente, le verbe apparaît déjà, ici ou là, au fil de ses textes mais c'est dans le troisième volume des Mémoires que la rencontre a cristallisé. Avec l'évidence entraînant du mythe, il ira de soi désormais que Cendrars est le bourlingueur de la poésie française. Cette nouvelle appellation contrôlée servira, dès 1950, à donner le ton des entretiens du poète à la RTF : *En bourlinguant avec Blaise Cendrars...*

Qu'est-ce donc que bourlinguer ? Ou, plus justement, qu'était-ce que bourlinguer avant Cendrars ? C'est « mener une vie aventureuse de voyageur » pour Alain Rey dans son *Dictionnaire historique de la langue française*. Voilà qui s'accorde bien – trop bien – à la légende de l'auteur des *Pâques à New York*. Depuis ses débuts, il passe pour un poète cosmopolite, sans doute plus porté au vagabondage qu'aux mondanités mais à l'aise dans tous les milieux. Ne s'est-il pas voulu *Du monde entier* en regroupant sous cette bannière, en 1919, trois longs poèmes qui célèbrent ses voyages en Amérique et en Russie et les aventures de sept oncles lancés comme autant de

Préface

doubles à travers le monde? Entre temps, la publication d'une *Anthologie nègre* et surtout la découverte enthousiaste du Brésil ont encore étendu le champ de ses explorations. En 1948, c'est une affaire entendue depuis longtemps : « M. Cendrars n'est jamais là », comme le constatait déjà Robert Guiette¹, un jeune admirateur belge venu à sa rencontre. Et il proposait avec humour d'en porter la mention sur un écriteau aux Éditions de la Sirène où Cendrars – on est en 1922 – ne se rend plus qu'en coup de vent après en avoir été l'animateur. L'anecdote est de celles qui, mine de rien, définissent un art de vivre. N'être jamais là, n'est-ce pas l'A B C de la bourlingue?

Bourlinguer, donc, attendait son poète. Ce verbe avait tout pour séduire celui qui proclamait dans *Au cœur du monde* : « Je ne suis pas le fils de mon père ». Attesté dès 1831 toujours selon Alain Rey, peut-être apparu dès le XVIII^e siècle, le mot se laisse mal rattacher à *boulingue* ou *bouringue*, « voile supérieure voisine de la hune », elle-même d'origine inconnue et dont on ignore, par ailleurs, comment elle s'est conciliée avec la *bourre*, qui désigne toutes sortes de menus objets, et avec *bouler* au sens de « verser ». Origine incertaine, filiation douteuse, liaisons mal assurées, voilà qui fait de *bourlinguer* un passager clandestin parmi le vocabulaire. Un bon miroir, en somme, pour un poète qui fait pseudonyme de tout. Être exempté d'étymologie : quelle aubaine pour qui rêve d'être le premier de son nom ! Comment imaginer accord plus juste entre un mot et ce qu'il désigne ? Réfractaire à la généalogie et tout à fait dépourvu d'esprit de famille, *bourlinguer* menait donc, à sa manière, « une vie aventureuse de voyageur » parmi les mots. Rien de surprenant à ce que Cendrars se soit reconnu en lui et s'en soit saisi pour en faire son emblème.

À la parution du volume en 1948, Denoël entoure *Bourlinguer* d'un bandeau prometteur qui annonce, côté face,

1. Robert Guiette, « Monsieur Cendrars n'est jamais là ». Avant-propos de Michel Décaudin. Éditions du Limon, 1990.

Préface

« Mille et une variations sur un grand thème : L'ÉVASION » et propose, côté pile, une défense et illustration de la bourlingue à la Cendrars :

Voici une femme, un port, un oiseau, une rue, un homme, un ami, un continent, une tempête, un œil, un roi, voici Cendrars, Cendrars, Cendrars, voici du vent, du sable, des typhons, voici Cendrars, voici des enfants éperdus, des hommes perdus, des femmes aux cheveux épars et aux seins nus, des poings, des camarades, du sang, des alcools, du sperme, et l'eau essentielle de la mer d'où tout cela est sorti, voici des caravanes, des convois, des dynasties, des cataclysmes, des bibliothèques, voici des mondes, voici Cendrars.

La promesse, en somme, un peu grandiloquente, d'un autoportrait. Comment aurait-on imaginé, sous de pareils auspices, que le plus « Cendrars » des titres de Cendrars est porté par un livre dont il n'a pas eu l'initiative ? Des quatre volumes qui composent ce que l'ami t'Serstevens appelle la *tétralogie* des Mémoires, *Bourlinguer* est le seul qui soit né d'une commande. La surprise est de taille car Cendrars, pour sa part, n'en a jamais rien dit. C'est un autre de ses amis, le romancier Édouard Peisson, qui a vendu la mèche. L'auteur d'*À destination d'Anvers*, un livre que Cendrars cite volontiers, est un peu oublié aujourd'hui et sa réputation de romancier de la mer s'est faite bien discrète. De *Hans le marin* au *Sel de la mer*, son œuvre abondante est vouée tout entière à la célébration du grand large. Est-ce cette passion commune qui les avait fait se rencontrer quatre, cinq ans plus tôt ? C'est à Aix-en-Provence, pendant l'Occupation, qu'ils se sont liés d'amitié. Quittant Paris et sa vie de journaliste, Cendrars s'y était retiré en plein désarroi après la débâcle de 1940. Quant à Peisson, d'origine marseillaise, il demeurait dans les environs d'Aix, à Malouesse, « une clairière dans un bois de grands pins, avec des chênes, des oliviers, des amandiers, des vignes »... Un lieu que le poète aimait beaucoup et il rendra souvent visite au

Préface

marin pendant quatre ans de fréquentation assidue où ils se rencontraient deux, trois fois par semaine. Les célèbres premières pages de *L'Homme foudroyé* ont fait entrer cette amitié dans l'histoire littéraire. Bouleversé par un récit que venait de lui faire Peisson, Cendrars a « pris feu » dans la solitude. Alors que depuis trois ans il était incapable d'écrire, il a sorti sa machine à écrire et entrepris ce qui deviendra *L'Homme foudroyé*. En conséquence de quoi, il dédie ce livre de renaissance à Édouard Peisson, ami providentiel qu'il intronise comme le « parrain » de sa production nouvelle.

L'année suivante, 1946, Peisson se montrera moins solennel mais tout aussi fidèle pour dédier son nouveau roman, *L'Homme couvert de dollars*, « à Blaise Cendrars qui a écrit *L'Or*, en souvenir de quatre années de tristesse vécues côte à côte. Affectueusement. » Après la guerre, leurs chemins s'étant séparés, les relations s'espaceront et le « parrain » semble en avoir conçu un peu d'amertume, mais il aura été un témoin privilégié des années aixoises et le « seul compagnon écrivain » de Cendrars qui l'entretenait de ses espoirs, de ses doutes et de ses projets – parmi lesquels *Bourlinguer* ne figurait pas :

Pendant ces trois années de silence, Cendrars ne portait pas en lui Bourlinguer qui est dans sa plus grande partie un livre d'invention. Alors qu'il avait recommencé de travailler, un éditeur lui soumit une série d'eaux-fortes sur les ports, lui demandant d'écrire pour chacune d'elles une courte légende. Blaise commença et... alla de l'avant. Un matin, il me dit : « Je renvoie les gravures et continue mes histoires ».²

Dans ce précieux témoignage écrit à la mort du poète, Peisson n'indiquait malheureusement pas le nom de l'éditeur éconduit. Il a fallu attendre l'ouverture des archives person-

2. Édouard Peisson, « Blaise Cendrars à Aix-en-Provence », *Mercur de France*, 1962, p. 136.

Préface

nelles du poète, à Berne, pour découvrir que la proposition venait de René Kieffer³. Ce célèbre relieur s'était fait depuis 1919 une solide réputation d'éditeur pour bibliophiles, et il n'était pas un inconnu pour Cendrars. Lorsqu'il écrit au poète, le 28 juillet 1946, Kieffer commence par lui rappeler qu'il a déjà été son éditeur vingt ans plus tôt en publiant *Les Pâques à New York* avec des illustrations de Frans Masereel. Le rappel était habile : cette plaquette de 1927, aujourd'hui introuvable, est une des plus belles réussites de la bibliographie de Cendrars qui en comporte beaucoup. La proposition de Kieffer était la suivante. Du peintre suisse Valdo-Barbey il tenait une série d'eaux-fortes représentant des ports et l'idée lui était venue d'en faire un album. Il souhaitait donc confier au poète pour ainsi dire l'illustration de ces gravures. Pour ce faire il envisageait deux formules – Valdo-Barbey lui-même ne semblant jamais avoir été mêlé au projet – : une page ou deux pour accompagner chaque gravure ou bien un texte suivi qui évoquerait chacun des dix-huit ports suivants :

*Londres – Rouen – Le Havre – Brest – Marseille – Bilbao –
New York – Southampton – Rotterdam – Paris – Hambourg –
Gênes – Toulon – Anvers – Bordeaux – La Corogne – Naples –
Venise.*

Un « petit travail », donc, aux dimensions d'une plaquette et qui serait à remettre dans six mois environ. Quant à l'ordre des ports dans l'album projeté, la liste fournie était indicative : au poète de les grouper à son désir. La suite de la correspondance montre qu'un accord de principe a été aussitôt conclu. La proposition de Kieffer était bienvenue. Cendrars venait d'achever *La Main coupée* et, outre ses problèmes chroniques d'argent, le thème était sur mesure. Un livre sur les ports lui

3. Le dossier du projet Kieffer a été présenté par Jean-Carlo Flückiger dans « Bourlinguer à Méréville » (Minard-Lettres modernes, série « Blaise Cendrars » n° 3, 1991, p. 185-196).

Préface

permettait de renouer avec les « Histoires vraies » dont les trois volumes publiés à la fin des années trente s'ouvrent souvent sur le grand large. De la même époque, il conservait dans ses dossiers le plan d'un autre volume qu'il avait songé à intituler *Marines (Nouvelles personnelles)*. Et que d'échanges en perspective, à Malouesse, entre connaisseurs, avec l'ami Peisson !

Quant à l'ordre des ports dans l'album projeté, trois plans gardent trace des intentions de Cendrars. Malheureusement non datés, ils s'accordent cependant à faire voir que son premier désir – aimablement sollicité par Kieffer – a été d'inverser purement et simplement la liste qui lui était soumise pour tracer un parcours d'écriture à rebours, conduisant non plus de Londres à Venise, mais de Venise à Londres. Sur les motifs de cette curieuse décision, la correspondance avec Jacques-Henry Lèvesque, son confident habituel, n'apporte, hélas, aucun éclaircissement. Alors qu'elle fournit d'irremplaçables informations sur la genèse de *L'Homme foudroyé* et de *La Main coupée*, elle est très lacunaire sur la période où s'est élaboré *Bourlinguer*. Des lettres, sans doute, restent à découvrir. Quant aux plans autographes, aucun commentaire ne les accompagne. Faisons la part du feu et rendons à l'esprit de contradiction ce qui lui est dû : si l'on se pose en s'opposant, Cendrars signe ainsi son accord au projet. Ne négligeons pas non plus ce que l'auteur de *Moravagine* confie de sa démarche : il a commencé son roman par la fin. Rien de bien probant. Si les causes de cette inversion de la liste se dérobent, ses effets paraissent en revanche d'une tout autre portée. Le changement d'itinéraire pourrait bien avoir entraîné l'abandon de ce premier projet.

L'ouvrage pour lequel René Kieffer sollicitait le concours de Cendrars n'avait rien d'un volume de Mémoires. C'était un album d'eaux-fortes qu'il s'agissait d'accompagner de légendes en forme de description ou d'évocation. Rien n'interdisait de faire appel à des souvenirs personnels, bien au contraire, mais de là à entreprendre une plongée de cent cinquante pages dans son enfance napolitaine !... Est-ce la décision de renverser la liste des ports qui a conduit Cendrars, en

Préface

vol arrière, à se tourner vers son passé ? On l'imagine d'autant plus volontiers qu'après les deux volumes de Mémoires qu'il venait de publier, *L'Homme foudroyé* et *La Main coupée*, sa plume s'était exercée à l'autobiographie – telle qu'il l'entend, du moins. Le projet, donc, mis à l'envers, dérapa.

À côté de chaque nom des dix-huit ports, Cendrars avait ajouté un sous-titre thématique et le nom d'un dédicataire. Et il s'était mis au travail. Au bout d'un an, Kieffer commence à s'impatienter. Il vient de recevoir le tirage des eaux-fortes de Valdo-Barbey et il n'attend plus que le texte de son auteur, un texte que Cendrars lui avait déjà promis pour fin 46... puis pour Pâques 47... puis pour le 14 juillet. Et toujours rien en ce 24 juillet. Sans compter, ajoute-t-il, les fâcheuses conséquences financières pour lui de ce retard à paraître. Devant ces récriminations, Cendrars se cabre et la sécheresse de sa réponse donne la mesure du malentendu qui s'est installé entre eux. D'abord, jusqu'à ce jour, il n'a pas coûté un sou à Kieffer. Et puis, quand on désire recevoir une *belle œuvre*, il y faut du temps :

Voilà où j'en suis de mon travail, aujourd'hui dimanche 27 juillet 1947 : je viens de terminer la neuvième histoire (soit la moitié sur dix-huit) et cela m'a mené à la page 272 (soit et pour autant que j'en puis juger d'avance, aux deux tiers de mon manuscrit).

Bref, l'ouvrage qui prend forme s'est considérablement éloigné du projet initial. Reste donc à redéfinir le contrat et à trouver un titre pour un manuscrit qui pourra être remis au plus tard fin décembre 1947. 272 pages aux deux tiers de l'entreprise ! On imagine sans peine le choc qu'une pareille réponse a dû donner à Kieffer qui escomptait une à deux pages par gravure... C'est qu'entre temps Cendrars s'est pris au jeu, mais ce jeu n'est plus du tout celui que lui proposait l'éditeur. Que lui importent à présent les cuivres de Valdo-Barbey – qui dormaient depuis deux ans dans les tiroirs de René Kieffer !

Préface

Bon gré mal gré, celui-ci s'effacera avec élégance. Constatant que ce qu'annonce Cendrars n'a plus rien de commun avec ce qu'il avait envisagé, il abandonne son projet en précisant, dans une lettre du 11 novembre 1947, qu'il se fera un plaisir d'acheter le volume à sa parution pour lire ce que le poète aura écrit sur les « Ports ». Peut-être aura-t-il médité entre temps sur la légende de l'apprenti sorcier. Le projet initial a donné l'impulsion à un livre qui à présent lui échappe sans retour. *Dix-huit Ports* cède la place à *Bourlinguer*, un titre qui apparaît sur le deuxième des plans autographes.

Quel est donc le neuvième récit crucial que Cendrars vient de terminer quand il écrit à Kieffer et qui va marquer, de fait, le passage d'un projet à l'autre ? On peut hésiter à l'identifier. Si l'on considère la Table définitive de *Bourlinguer*, il s'agirait de « Rotterdam », mais lorsque le poète informe l'éditeur de l'état d'avancement de son travail, selon toute vraisemblance il se réfère encore à la liste des dix-huit ports telle qu'il l'a lui-même établie et dont il suit le canevas. Les trois plans autographes s'accordent à donner cette fatidique neuvième position à « Paris, port-de-mer », un des récits les plus longs du volume et une ville particulièrement chère au cœur du poète. C'est alors à Paris – beau symbole – qu'il aurait abandonné le livre de commande pour prendre à son tour les commandes de sa bourlingue. Une pareille coïncidence s'accordait superbement à l'imaginaire du poète. C'est à Paris que, natif de La Chaux-de-Fonds, il a choisi, dès 1917, de se faire naître dans *Au cœur du monde*. À Paris encore que le reconduisent rituellement ses périple d'écriture. *La Prose du Transsibérien*, *Le Panama*, *Moravagine*, *Dan Yack*, poèmes ou romans, viennent tous faire leur dernière escale à Paris, « Gare centrale débarcadère des volontés carrefour des inquiétudes ».

Qu'en déduire ? C'est probablement après avoir écrit « Paris, port-de-mer » que Cendrars a pris conscience que sa bourlingue d'écriture l'éloignait sans retour de l'album conçu par René Kieffer. Le temps d'écrire encore deux récits,

Préface

vraisemblablement « Rotterdam » et « Hambourg », et il achève son volume en donnant à « Paris » la place qui lui revient de droit dans l'économie nouvelle du volume : celle du terminus. La onzième. C'est au onzième port, en effet, que Cendrars a décidé de boucler la boucle. Au lecteur de rêver les sept autres récits qui sont restés sur le chantier :

« *Southampton – Made in Germany/à Vox* », « *New York – Abattoirs rituels/à mon frère Georges* », « *Bilbao – Picasso/le bateau de faim* », « *Marseille – l'accordéon/à Laurin* », « *Le Havre – le petit ramoneur/à Peisson* », « *Rouen – Cendres. Un matelot scandinave/à Cocteau* » et « *Londres – Port-Master/au baronnet* ».

Il est vrai que Londres fait son apparition à la fin de « Rotterdam » et que Cendrars a peut-être repris une esquisse abandonnée de *Bourlinguer* pour décrire les abattoirs rituels juifs dans « Noël à New York », un récit de *Trop c'est trop*. Quant à Rouen, il songera à lui consacrer une des nouvelles de *Marines*. *Chromos*, un recueil auquel il travaille en 1957, mais sans plus de succès.

Troublante alchimie : un ouvrage de commande s'est changé en un des livres les plus intimes, les plus secrets de son auteur. Mais pourquoi n'avoir pas été au terme des dix-huit ports prévus ? Les raisons de cet inachèvement – au regard du projet initial – paraissent multiples. Certains récits – « Gênes » et « Paris, port-de-mer » – ont proliféré aux dimensions de petits romans. Une cohérence organique imprévue s'est découverte peu à peu qui fait de Paris le point d'orgue d'un livre hanté par la musique. Un équilibre nouveau s'est ainsi créé, un jeu de correspondances entre les textes, un rythme faisant alterner récits brefs et récits longs, que viendra parachever la reprise à la fin du volume de la phrase qui l'ouvre : « Je ne souffle mot. » Il s'agit donc moins d'une interruption... faute de souffle que de la mise au point d'une structure qui a découvert en chemin sa nécessité. Quant

Préface

à l'abandon du projet Kieffer, il a aussitôt fait disparaître la contrainte que le nombre des gravures faisait peser sur l'écriture. Dans la décision d'interrompre et de boucler, le nombre onze a-t-il joué un rôle ? Onze ports, après tout, cela fait *exactement* autant de récits qu'il y a de lettres dans le mot « bourlinguer ». Cette correspondance a-t-elle secrètement dicté ou bien confirmé la composition définitive du livre ? Entre le livre et la bourlingue, le nombre onze tisse des liens plus subtils que ceux d'un simple itinéraire ou d'une chronique mêlée d'autobiographie. L'écriture s'y fait le miroir du voyage, et réciproquement. Et l'on s'étonne moins que, sous un titre à la gloire de l'aventure, ce singulier volume de Mémoires conduise, non seulement de Venise à Paris, mais aussi et peut-être surtout d'un livre à publier – celui de Manucci – à cette apologie de la lecture qu'est « Paris, port-de-mer ».

En mai 1948, lorsque *Bourlinguer* paraît chez Denoël sous la belle couverture bleu indigo – réservée à Cendrars – qui l'unit à *L'Homme foudroyé* et à *La Main coupée* et qui, l'année suivante, recouvrira une dernière fois *Le Lotissement du ciel*, rien, absolument rien dans le volume ne garde trace de l'album dont il procède et qu'il a refoulé. Aucune illustration de Valdo-Barbey, naturellement, et pas la moindre allusion à la proposition de Kieffer. Rien, si ce n'est pourtant la longueur étonnamment élastique des récits qui le composent : de deux à plus de cent cinquante pages dans l'édition originale. « Brest » et « Toulon » sont restés conformes aux dimensions requises par le premier éditeur et ces deux récits donnent une idée – sinon un regret – de ce qu'aurait pu être le livre prévu si le poète ne s'était pas lassé de rédiger des légendes à mots comptés pour un artiste qu'il n'avait pas choisi. L'album rêvé – trop sagement sans doute – par René Kieffer ne paraîtra jamais. Faut-il s'en plaindre ? C'est à une rupture de contrat et à un vol arrière que l'on doit un des livres les plus originaux et les plus puissants de Cendrars. Comme le journalisme selon une boutade fameuse, une commande d'éditeur conduit à tout – à condition, parfois, d'en sortir. Un livre qui s'émancipe, est-ce aussi cela bourlinguer ?

Préface

Tout aussi remarquable que l'élasticité des textes, apparaît la variété des registres, aussi bien d'un récit à l'autre qu'à l'intérieur de chacun d'eux. « Bordeaux » et, dans une moindre mesure, « Hambourg » auraient pu prendre place dans un des trois volumes d'« Histoires vraies » publiés par Cendrars juste avant-guerre (*Histoires vraies, La Vie dangereuse, D'Oultramer à Indigo*)⁴. Même insertion du récit dans l'époque contemporaine, même intervention de l'auteur qui se met nominalement en scène pour accréditer son récit. À certains égards, « Bordeaux » apparaît même comme une réécriture de « *T.P.M.T.R.* » sur le thème du retour posthume à la maison. L'écrivain est manifestement hanté par ces versions macabres du mythe d'Ulysse qui doivent sans doute leur humour très noir aux doutes qu'il nourrit sur la constance de sa propre Pénélope, Raymone. D'autres récits sont nés des lectures savantes ou récentes de Cendrars qui dialogue livre en main avec son lecteur et prend volontiers celui-ci à témoin : « Venise » ou « La Corogne » tiennent tout à la fois de la note de lecture, de l'essai à bâtons rompus, d'une chronique des choses vues et, il ne s'en cache guère, de l'autoportrait indirect. L'évocation de souvenirs plus lointains – le vol arrière – l'emporte dans « Naples », situé « en 1891 ou 1892 », dans « Anvers » et, à un moindre degré, dans « Rotterdam », dont l'intrigue est datée respectivement de 1910 et 1911. Quant aux deux plus longs récits, « Gênes » – un des grands textes de Cendrars – et « Paris, port-de-mer », ils confirment à quel point toute tentative pour définir *Bourlinguer* relève de la haute voltige. Il est temps d'en revenir à ce qu'il en est, au juste, de la bourlingue et des bourlingueurs selon Cendrars.

S'il existe quelque part une école de la bourlingue, c'est sans doute à Taormina, près de Naples, qu'on la rencontre. Telle est du moins la moralité qui se dégage, dans « Naples », du récit fabuleux que fait au petit Blaise de quatre, cinq ans

4. Ces trois volumes sont réunis pour la première fois, conformément au désir de Cendrars, dans le tome 8 de « Tout Autour d'Aujourd'hui ».

Préface

un étrange marin, Domenico, qui se transfigure en saint Christophe à la fin du récit. Particulièrement cruelle, à l'en croire, est l'éducation des enfants à Taormina qu'il qualifie de « ville des monstres ». À leur naissance, on jette filles et garçons dans les grottes sous-marines qui s'étendent sous chaque maison. Pour survivre il leur faut alors livrer combat contre les redoutables murènes qui les guettent et, s'ils sortent vainqueurs d'une pareille séance d'initiation, ils resteront défigurés ou couverts de cicatrices. Mais c'est à ce prix que se forment les plus intrépides navigateurs qui soient, et quand ils reviennent enfin à la maison pour fonder une famille, ils donnent un nouveau cours à leur vocation et ils « couvrent les murs de la ville de graffiti indéchiffrables qui racontent leurs aventures de mers et sont des prophéties. » D'une blessure initiale au désir de voyage et de cette « circumnavigation » à une pratique chiffrée de l'écriture : le trajet est fléché avec soin et il invite à lire la fable taorminienne comme un apologue de la bourlingue à la Cendrars. Et les confidences sibyllines que fait le poète au lecteur inconnu tout au long de *Bourlinguer* non pas comme une autographie par tranches mais, pour ainsi dire, comme autant d'*autograffiti*, à interpréter.

Un même scénario de dépossession, de fuite et de rédemption se répète de récit en récit, avec des variations qui laissent déchiffrer sous la diversité des figures les stations d'une même passion : une première naissance manquée, vécue comme une expulsion et une malédiction ; une fugue du mal-aimé qui rompt avec les siens ; le choc en retour de cette violence qui, si elle n'abat pas le fugitif, l'ouvre enfin à une vie nouvelle dont l'écriture est le symbole et la fabrique. De la bourlingue, en somme, à *Bourlinguer* : tel est le parcours. Tout au long des onze nouvelles, défilent ainsi toutes sortes de passagers clandestins, des mousses mal embarqués dans l'existence et qui cherchent à se refaire, un peintre dont la vocation fut exemplairement parricide, des lecteurs qui trompent le réel et ses contraintes en s'abandonnant aux séductions de l'imaginaire. Et toute une suite de Blaise à tous les âges de la vie mais,

Blaise Cendrars

•• Bourlinguer

Bourlinguer : mot inventé par Blaise Cendrars en 1948. Et si les dictionnaires n'en conviennent pas encore, tant pis pour la philologie ! Aussi sûrement que *modernité* attendait Baudelaire pour se déclarer au grand jour et entreprendre son étonnante carrière, *bourlinguer* est resté dans les limbes de la littérature jusqu'à Cendrars. Le poète a fait mieux que le forger : il l'a signé en publiant sous ce titre qui sonne comme une devise un de ses plus grands livres. Tout au long des années vingt et trente, le verbe apparaît déjà, ici ou là, au fil de ses textes, mais c'est dans le troisième volume des Mémoires que la rencontre cristallise. Avec l'évidence entraînante du mythe, il ira de soi désormais que Cendrars est le bourlingueur de la littérature française.

La collection « Tout autour d'aujourd'hui » réunit, en quinze volumes, les œuvres complètes de Blaise CENDRARS (1887-1961) dont elle propose la première édition moderne, avec des textes établis d'après des sources sûres (manuscrits et documents), accompagnés de préfaces et suivis d'un dossier critique comprenant des notices d'œuvres, des notes et une bibliographie propre à chaque volume.

Après L'Homme foudroyé (1945) et La Main coupée (1946), Cendrars poursuit l'entreprise de ses Mémoires tout en variant la formule : Bourlinguer, en 1948, recueille onze récits, chacun dédié à un port, où l'aventure initiatique et l'arpentage du monde conduisent à un éloge éclatant des magies de la lecture. C'est dans Vol à voile (1932) que s'élabore cette quête du temps perdu.

Textes préfacés et annotés par Claude Leroy.

DENOËL

B 25554.5  11.03
ISBN 2.207.25554.9
28 € TTC


9 782207 255544